

## Au grand jamais !

Nous, Belges, avons la chance inestimable de vivre dans un Etat qui n'est pas une nation. Nous, Belges, avons l'opportunité de vivre une aventure unique et originale, celle d'apatrides sédentarisés, d'apatrides enracinés, d'apatrides de frontières, d'apatrides aux limites, aux marches de toutes les nations et de tous les empires ; avant même d'être officiellement belges, nous n'étions déjà rien d'autre : ni Hollandais, ni Français, ni Allemands. Nous n'avons de drapeau que par nécessité administrative, c'est ce qui explique qu'il soit si peu souvent en berne. Nous sommes un peuple bâtard, un peuple du hasard, un accident cadastral tout ce qu'il y a de plus absurde. Nous sommes peut-être le seul peuple au monde pour lequel le vivre ensemble n'implique *pas* un projet d'homogénéisation culturelle, c'est-à-dire un projet de vie construit en fonction d'une identité par défaut, les autres étant conçues par défaillance. Notre vivre ensemble peut être affreusement mesquin : c'est précisément ce qui fait qu'il ne sera jamais affreusement assassin. Notre vivre ensemble peut être frustrant à force d'être platement pragmatique : c'est ce qui rend notre destin aussi riche que peu spectaculaire et peu intéressant, donc serein. C'est ce qui nous permet de saisir le réel au vif, de faire les choses avec humilité, avec bon sens, cela, certes, pour le meilleur comme pour le pire – mais la logique du pire n'est jamais irréversible si elle ne se nourrit pas de la volonté de pouvoir. Or, nous sommes justement un peuple qui n'aime pas le pouvoir : le pouvoir dense, le pouvoir étendu, le pouvoir élastique, le pouvoir concentré, centralisé, monopolistique ; le pouvoir sous toutes ses formes. Nous ne tolérons le pouvoir que quand il arrête les pulsions et les calculs, pas quand il les soudoie, les nourrit ou s'en nourrit. Nous n'aimons pas les centres et les routes qui ne mènent qu'à Rome. Nous ne serons jamais les provinciaux, les larbins de quiconque parce que, fondamentalement, l'idée même que quelqu'un puisse nous juger, nous classer nous fait rire ; et l'idée qu'il puisse nous donner des ordres nous révolte.

Pour sûr, la Belgique est loin d'être un paradis. Notre refus de la logique identitaire close, notre répugnance vis-à-vis du pouvoir, notre désengagement des *grandes* lignes du génie humain, soit n'ont pas toujours été si nets, soit nous ont mené à bien des apories.

En effet, non sans honte, il faut reconnaître que nous avons plusieurs fois cédé à l'appel de la nation, à la vanité identitaire lors du délire colonial léopoldiste, puis belgicain, qui a fait de nous l'un des plus ignobles peuples génocidaires au monde. Par ailleurs, l'homogénéisation a bien eu lieu puisque pendant plus d'un siècle, ceux parmi nous qui parlaient le flamands ont été humiliés, souillés dans leur langue par la volonté d'une grande bourgeoisie bruxelloise, cependant que, dans le sud, les Wallons perdaient leur propre langue et se retrouvaient, sans contact avec leur passé vernaculaire et avec, en bouche, un mors aux dents, une langue monopolistique qui les soumettait peu ou prou à la logique centralisatrice de leur plus insupportable voisin. Heureux soyez-vous, Flamands qui avez gardé la langue de vos ancêtres ; mais prenez garde que derrière la fierté retrouvée ne se cache la nation qui vous fera recracher tout ce pour quoi vous avez conservé cette langue, tout ce qu'elle vous permettait de dire. Pour ce qui concerne les Wallons, il en est parmi eux qui prennent leur acculturation à bras-le-corps... mais pour coucher avec la France, pour se faire adopter ; des Wallons qui cherchent la solution de facilité, qui se jettent dans ce qu'ils ne sont pas avec le fantasme stupide d'y être quelque chose, un peu comme ces indigènes endimanchés qui aidaient les administrateurs

blancs à gérer les colonies, et qui n'étaient, ne restaient, au final, que de pâles imitateurs arrivistes.

Aussi triste cela soit-il de le constater, c'est le manque d'intelligence et de lucidité, c'est le pragmatisme dans ses aspects les plus médiocres, c'est-à-dire les plus confortables des dirigeants, des élites de l'Etat belge qui nous inscrivent, depuis la seconde guerre mondiale, dans le projet consistant non plus à créer une nation, une nation belge, bruxelloise, artificielle – ce à quoi les Belges ont toujours résisté, par le rire ou l'ennui – mais bien, par le biais institutionnel, par un apartheid institutionnel et surtout culturel qui ne profite qu'à une clique de technocrates, à en créer deux, à tout le moins une et demi – tout aussi artificielles, d'ailleurs, en ce qu'elles ne se réduisent qu'à leur seule langue respective. Il y a cinquante ans, les financiers et capitaines d'entreprises du XIXe et XXe ont fini leur travail d'acculturation des Belges pour laisser la place à ceux qui la gèrent et l'entretiennent, en font une routine : les kapos administratifs.

Ceci m'amène aux apories. Force est de constater qu'elles sont innombrables et que, méfiants vis-à-vis du pouvoir, nous avons oublié que, si l'on n'y prend garde, le pouvoir, chassé par la porte, revient par la fenêtre. Minable, donc d'autant plus destructeur. Et il est revenu, ce pouvoir, informe et arbitraire, absolu, totalitaire par son écoeurante banalité ; il a le visage de ce sergent chef de cabinet, rougeaud, abruti ou roublard, souvent à moitié saoul, à qui vous allez mendier du travail ou un logement lors d'une quelconque permanence sociale ; il a le visage de tous ces petits Eichmann dynastiques, juridiques ou technocratiques qui font n'importe quoi pour flatter la seule personne politique qu'ils considèrent comme légitime : le consommateur, degré zéro de la sociabilité, mais aussi plus petit commun dénominateur de l'homme post-moderne ; il a le visage des flics, des magistrats mais aussi des parlementaires au Hollywood d'une commission d'enquête, ultime danse macabre sur des corps torturés de petites filles...

Il faut bien l'admettre : tout cela aussi, c'est la Belgique. C'est l'échec de la Belgique. Sous prétexte de ne pas avoir d'identité satisfaisante pour fonder une nation, nous avons laissé l'administration mener notre génie propre dans la littérature grise et surtout avons renié ce que nos cultures, ce que notre absence d'identité close avait de plus fertile, de plus enthousiasmant : cette curiosité tantôt nonchalante, tantôt grinçante ; cette structure poétique et délirante qui traverse, articule notre bon sens – structure dont Conrad Detrez et Hugo Claus demeurent (parmi tant d'autres) les exemples frappants ; sans oublier cet enracinement dans les faits qui nous donne le goût de remuer la boue.

Nous nous sommes laissé piéger dans nos langues, dans notre vanité ; piéger par les petits maîtres qui prétendaient nous protéger des grands, et qui, de petites en petites, d'industrialisation en colonialisme puis de colonialisme en pilarisation, enfin de pilarisation en clientélisme ont construits les monstrueuses bassesses de notre temps, pour nous en promettre encore davantage ; confondant humilité et médiocrité, lucidité et fatalisme, refus du pouvoir et passivité, nous nous sommes laissé piéger par des logiques qui nous écrasent. Pire : nous nous sommes mis à nous mépriser, à nous voir comme nous sommes dans les yeux morts des ressortissants de nations. Leurs yeux vides nous voient creux. Leurs yeux vides nous voient comme ils voient, et ainsi que nous voyons nous-mêmes, le « tiers-monde » : en manque, en défaut, incomplets. Belges au regard à la fois bienveillant, moqueur et méfiant – et pour cette raison capables d'appréhender les autres sans les pousser dans un ghetto, dans un round ou dans un rôle – nous n'avons pas à chausser leur regard ! La honte est un pas vers l'abîme des petits chefs ; la fierté un pas vers le

sang brun des nations. Ne soyons ni honteux ni fiers : soyons humbles ; soyons juste belges. C'est déjà bien assez, donc ce ne sera jamais trop.

**Frédéric Dufoing**